

# Mêler l'art à la nature

La biennale (re)connecting.earth investit Genève avec des œuvres à découvrir jusqu'au 1<sup>er</sup> octobre.



Namya Bourban  
Publié aujourd'hui à 05h15



De nombreuses œuvres d'art égayent les berges du Léman à l'occasion de la Biennale de l'art et de la nature urbaine. Ici, le travail de Diana Leionek devant le débarcadère des Pâquis révèle une vision postapocalyptique de Genève.

BASTIEN GALLAY

La Cité de Calvin est profondément verte. Et bleue. Une richesse naturelle que les habitants de la ville ont parfois tendance à oublier. La Biennale de l'art et de la nature urbaine, nommée (re)connecting.earth, a dès lors vu le jour en 2021. Elle revient ce mois de septembre pour une 2<sup>e</sup> édition sous la bannière de l'eau.

Sa mission? Proposer des œuvres d'art pour «transmettre une sensibilité environnementale et amener le public à découvrir le vivant qui l'entoure», comme l'explique le curateur Bernard Vienat. Le concept vise également à «décloisonner l'art contemporain en l'amenant au cœur de la ville à la rencontre d'un public large, d'où la gratuité», ajoute Cerise Dumont, chargée de communication.



Bernard Vienat est le curateur de la Biennale de l'art et de la nature urbaine. Sur cette photo, il pose devant l'œuvre de Maria Thereza Alves.

BASTIEN GALLAY

Aux Bains des Pâquis, au parc Mon Repos, au bateau de Genève, aux débarcadères des Mouettes: les lieux investis par la biennale s'avèrent variés et faciles d'accès. Grâce à des ateliers, de nombreux élèves, de la primaire au secondaire, sont invités à déceler les mystères de ces œuvres, pensées en partenariat avec des organisations scientifiques et environnementales comme l'Association pour la sauvegarde du Léman <sup>2</sup> ou encore Libellule <sup>2</sup>. Aperçu de quelques-unes de ces propositions artistiques et engagées.

## Révéler l'invisible

Bains des Pâquis. Le décor est splendidement genevois. Au large, des bouées qui ne flottent pas habituellement. Il ne s'agit pas d'une mesure de sécurité, mais bien d'une œuvre, que le public peut découvrir sous l'eau, en faisant du snorkeling.



L'œuvre de Marie Griesmar propose aux visiteurs de peindre directement sous l'eau.

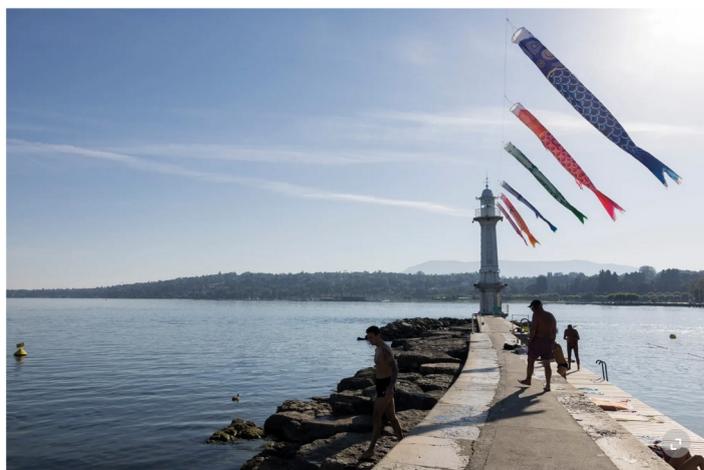
BASTIEN GALLAY

Le matériel est mis à la disposition des visiteurs par les organisateurs de la biennale. L'artiste Marie Griesmar propose ainsi, dans les profondeurs, de dessiner sur un papier imperméable. Le but: marquer les esprits afin de sensibiliser au changement climatique.

## «L'artiste montre ce que l'on ne voit pas, soit l'écosystème riche qui se déploie sous nos linges.»

Bernard Vienat, curateur de la biennale  
(re)connecting.earth

Plus loin, un grand cercle en pierre. Le public peut s'y asseoir et se laisser transporter par un enregistrement audio «moitié méditatif, moitié inquietant», décrit Bernard Vienat. «C'est le son des glaciers alimentant le Rhône, pour rappeler que l'eau qui nous entoure provient de la fonte des glaces. Cette œuvre, pensée par l'artiste Diana Leionek et l'ingénieur Denim Szram, interroge sur le rôle de l'humain dans la préservation de la nature.»



Les rochers disposés le long de la jetée s'avèrent être l'œuvre de Carmen Perrin.

BASTIEN GALLAY

Sur les planches en bois face au Jet d'eau, des dessins étranges qui ressemblent à de simples traces d'eau. C'est en réalité une représentation de la forêt lacustre, qui se cache dans le Léman. «L'artiste Monica Ursina Jäger montre ce que l'on ne voit pas, soit l'écosystème riche qui se déploie sous nos linges», précise Bernard Vienat.



L'œuvre de Monica Ursina Jäger représente la forêt lacustre, qui se trouve sous les planches en bois et au-delà.  
BASTIEN GALLAY

### Miser sur la durabilité

De l'autre côté de la rive, au pied du Jet d'eau, le visiteur peut distinguer de grands panneaux d'affichage. Actuellement, ils promeuvent la biennale. Ces grandes surfaces en aluminium sont normalement détruites d'un événement à l'autre. Mais les organisateurs de (re)connecting.earth ont trouvé un moyen de les rendre plus durables avec de grands autocollants. La méthode sera certainement proposée pour les prochains projets.



Les panneaux en aluminium Dibon sont désormais réutilisables grâce à un système d'autocollants.  
BASTIEN GALLAY

Du côté de la Maison de la pêche, les passants peuvent admirer une immense sculpture élaborée par la célèbre Genevoise Carmen Perrin. «L'artiste s'est penchée sur ce paradoxe entre le fait de tuer et de sauver les poissons, qu'elle laisse nager librement à travers de grandes nasses ouvertes.» La sculpture perdurera au-delà de la biennale.

### Regarder autrement

Cap sur le débarcadère des Mouettes genevoises des Pâquis. Les spectateurs y découvrent un aquarium contenant de la roche du Léman. Dessus, des moules quaggas, ces fameuses espèces considérées comme invasives. Flurina Badel et Jérémie Sarbach proposent un autre regard sur ces bêtes en montrant leurs propriétés, dont celle de filtrer l'eau. Le sceptique est invité à la boire sur place.



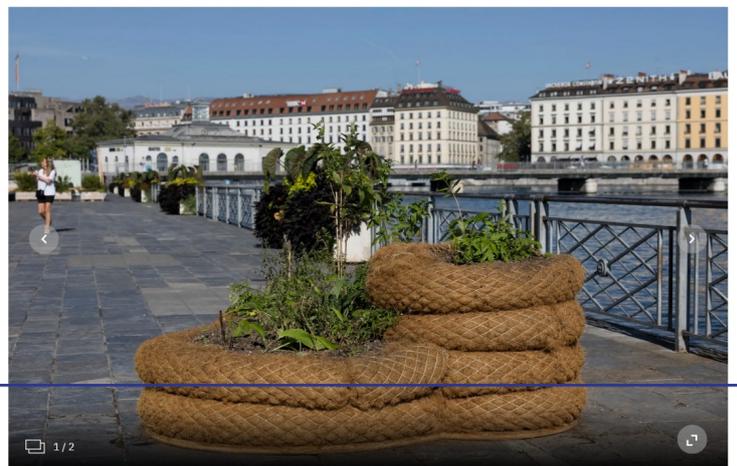
L'œuvre de Flurina Badel et Jérémie Sarbach propose un autre regard sur les moules quaggas, considérées comme invasives.  
BASTIEN GALLAY

Contre la cabane, l'artiste Diana Lelonek présente quant à elle un triptyque révélant un décor postapocalyptique: plus aucune trace d'eau à Genève. La Polonaise imagine malgré tout une société résiliente, avec des messages militants qui ont remplacé le nom des banques sur les immeubles, ainsi que des panneaux solaires qui jonchent le sol asséché.



L'œuvre de Diana Lelonek illustre une Genève postapocalyptique qui connaît le pire scénario en étant privée de son eau.  
BASTIEN GALLAY

En face, au débarcadère du Molard, les promeneurs peuvent observer un petit jardin urbain imaginé par l'artiste Maria Thereza Alves, «une précurseuse de l'art environnemental», note Bernard Vienat. La terre est maintenue par des ballasts, rappelant ceux qui ont transporté en Amérique plusieurs espèces de plantes considérées comme des mauvaises herbes, notamment depuis Genève. Lors de la clôture de la biennale, le 1er octobre, le public pourra en ramener des spécimens à la maison.



L'œuvre de Maria Thereza Alves présente des plantes que l'on retrouve à la fois à Genève et au nord de l'Amérique.  
BASTIEN GALLAY